

contractai des dettes, et ce fut là la cause première de tous mes malheurs !

« Oh ! les dettes, monsieur... ne faites jamais de dettes. Dans ce siècle d'argent et d'escroquerie, c'est la pire de toutes les choses, c'est le plus dangereux des écueils. C'est pour avoir fait des dettes que tant de gens se deshonnorent et se ruinent, c'est pour avoir fait des dettes que je courus, de gaieté de cœur, vers le précipice qui devait m'engloutir.

« Ce n'est pas le tout d'emprunter de l'argent, il faut le rendre. Tout dandy que j'étais, j'avais de la conscience et de la bonne foi, et je n'étais point encore comme tant de jeunes gens que s'imaginent qu'emprunter c'est gagner, qui s'embarrassent peu de ce qu'ils doivent, et qui pensent même avoir fait beaucoup d'honneur à leur créanciers en prenant et en dépensant leur argent ; non. J'avais puisé sans façon dans la bourse de mes amis, mais j'avais à cœur d'y remettre ce que j'en avais tiré.

« J'aurais pu et j'aurais dû m'adresser à mon père, la crainte de quelques reprimandes m'en empêcha, et j'avisai à un autre moyen pour me procurer l'argent qui m'était nécessaire.

« J'avais joué la bouillotte dans les salons, et j'y avais gagné quelques centaines de francs. L'idée me vint d'aller dans une maison de jeu et d'essayer si j'y aurais la main aussi heureuse. Cette idée me parut lumineuse, et l'expédient me sembla bien trouvé ; je courus le soir même au Palais-Royal, et j'en sortis riche de douze cents francs ?... Malheureux !

« Monsieur, je ne saurais vous dépeindre mon bonheur, ma joie, mon délire plutôt, car j'étais fou !

« J'examinais mes douze cents francs avec l'extase d'un niais, avec la cupidité d'un avare ! Je les comptais, je les regardais, je les caressais en quelque sorte ; je les recomptais, je les rangeais par petites portions, et puis je les recomptais encore !

« Enfin la tête me tournait ; je formais mille espérances : je n'avais plus besoin de mon père ni de sa fortune ; désormais je savais où trouver de l'argent, de l'argent qui m'appartiendrait à moi tout seul, dont je serais le maître unique, dont je n'aurais à rendre compte à personne !... Que de désagréments de moins, que de jouissances de plus !... Je me voyais libre, indépendant, heureux : j'étais perdu !

« A partir de ce jour, l'amour du jeu devint en moi une violente passion ; j'y gagnai d'abord, je reperdis presque tout ensuite, puis je regagnai un peu, et finis par faire des pertes considérables. Ces échecs, qui m'eussent découragé en commençant, ne firent alors que m'exciter davantage.

« Je laissai là l'élégance et la toilette ; je vendis tous mes bijoux ; j'inventai tous les mensonges possibles pour soutirer de l'argent à mon père et à ma mère, et ces ressources épuisées, j'en revins aux dettes ! J'empruntai de tous les côtés, j'allai trouver d'infâmes usuriers qui exploitèrent mon inexpérience et me volèrent comme dans un bois.

« J'étais trop changé pour que mes parents ne s'en aperçussent pas. Naguère si gai, si tranchant, si bavard, j'étais devenu maussade et silencieux ; ma toilette, autrefois si recherchée, si minutieuse, était alors des plus simples, souvent même des plus négligées : pourquoi cette différence ? on l'expliqua d'abord tout à ma faveur. Comme dans un temps j'avais essayé de faire des vers, et que je m'étais souvent donné pour un grand amateur de poésies, mon père ne vit dans ma tristesse qu'une mélancolie de poète, et ma mère attribua la négligence de ma toilette à une espèce de conversion.

« Nous lui avons si souvent reproché son élégance et sa recherche, disait-elle à mon père, le pauvre garçon a cru que pour nous faire plaisir il fallait être mal habillé.

« Et loin de me faire un accueil sévère, on me recevait à bras ouverts, on m'entourait de mille soins, on plaisantait pour me faire sourire ; ma mère chantait pour me distraire ; on me souriait, on m'embrassait, on me caressait, comme un enfant, et c'étaient pour moi des tortures que tous ces soins et toutes ces caresses.

« Mon père mourut avant d'avoir rien découvert, heureux d'emporter son illusion dans la tombe. Il me laissa sa bénédiction et la jouissance d'une grande partie de sa fortune. J'eus douze cent mille francs à ma disposition ; je payai toutes mes dettes, et ce qui me resta fut jeté sur le tapis vert... Monsieur, au bout d'un mois je n'avais plus un sou !

« Dès lors je levai le masque ; je me montrai tel que j'étais, je fis même parade de ma conduite. Ce fut un coup de foudre pour ma mère ; elle se récria, elle se lamenta, elle me